

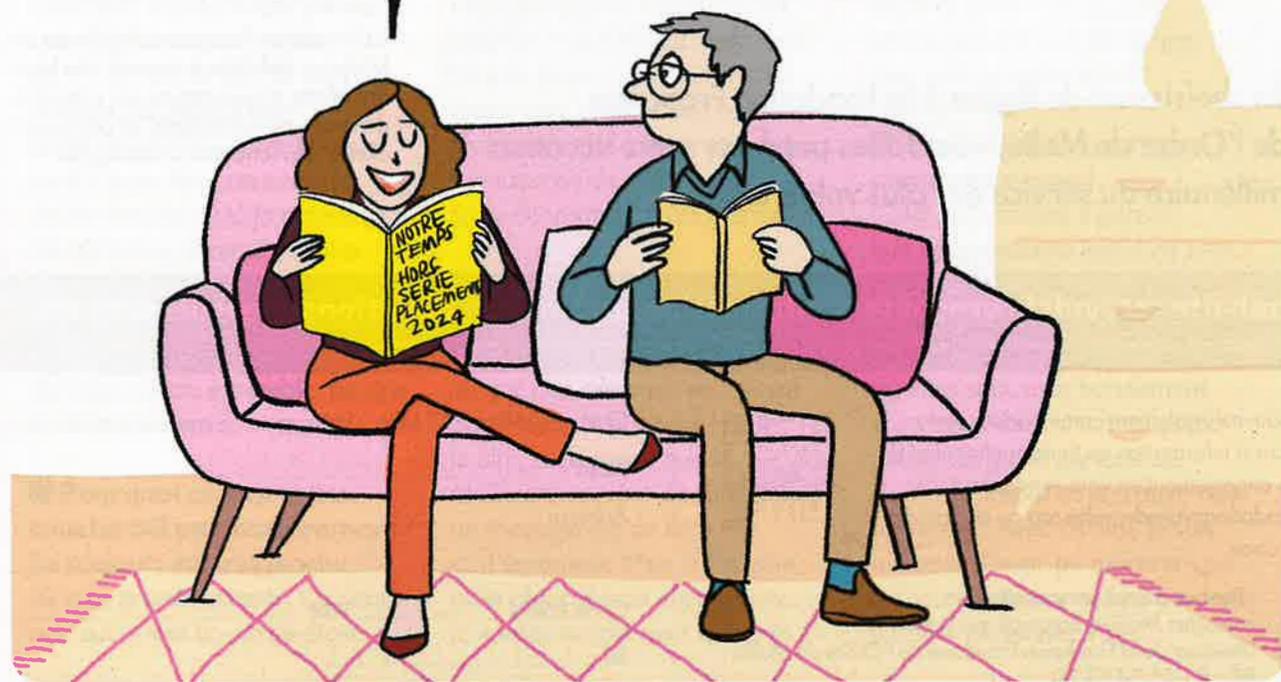
LES FEMMES ET L'ARGENT

Le poids de la tradition

Épargner, demander une augmentation, dépenser librement... Dans le domaine de l'argent, les femmes ne se sentent pas toujours légitimes. Le résultat d'une culture patriarcale qui perdure. Cinq lectrices témoignent...

ISABELLE GRAVILLON

Cette année, chéri, c'est décidé :
c'est moi qui place notre argent!



ILLUSTRATIONS: EMMANUELLE TEYRAS

« MON MARI S'ÉTAIT OCCUPÉ DE GÉRER NOS PLACEMENTS »

« Après mon divorce il y a deux ans, j'ai réalisé que je n'avais prévu aucune épargne en mon nom propre pour ma retraite. Pendant nos trente-cinq ans de vie commune, c'est mon mari qui s'était toujours occupé de gérer nos placements. Quand j'ai voulu souscrire un plan d'épargne retraite, je me suis rendu compte que je ne connaissais absolument rien à ce domaine! J'ai alors regretté amèrement de ne pas m'être intéressée plus tôt à ce sujet. » Murielle, 58 ans

Ce cas de figure n'a rien d'exceptionnel: lorsqu'un couple dispose d'argent à épargner, les femmes se saisissent rarement de ce sujet, le laissant volontiers à leur conjoint. « D'une manière générale, les hommes s'inscrivent dans un raisonnement purement économique et ont dans l'idée que l'argent doit fructifier. Alors que les femmes ont d'abord le réflexe de mettre l'argent au service des relations affectives qu'elles entretiennent avec leurs proches », décrit Jeanne Lazarus, sociologue, chargée de recherche au CNRS⁽¹⁾. Si elles s'y intéressaient, elles ne seraient pas moins capables que les hommes de comprendre les arcanes des produits financiers! Mais beaucoup n'osent pas prendre ce chemin, de peur qu'il les détourne de leur identité féminine. « Même si les femmes ont désormais conquis leur émancipation économique, l'inconscient féminin reste largement imprégné par des siècles d'histoire patriarcale. La représentation de l'homme pourvoyeur et gestionnaire de l'argent du ménage, celle de la femme soumise à son père ou à son mari pour toutes les décisions économiques n'ont curieusement pas disparu », observe Nicole Prieur, psychologue et philosophe⁽²⁾. Et s'il était temps pour les femmes de prendre leurs distances avec ces clichés usés? Par exemple en s'informant sur les placements!

« JE M'INQUIÈTE DE SAVOIR MA FILLE FINANCIÈREMENT DÉPENDANTE »

« Ma fille de 35 ans a décidé de ne pas reprendre son travail de juriste après la naissance de son troisième enfant. Elle veut s'occuper de sa famille à plein temps. Je la comprends mais je ne peux m'empêcher d'être inquiète à l'idée que désormais

elle est financièrement dépendante de son mari. Quid de sa retraite? Quand je lui fais part de mes craintes, elle m'envoie promener... » Aline, 60 ans

La façon dont une femme considère son travail dépend beaucoup de la génération à laquelle elle appartient. « Si elle a grandi dans les années 1960-1970, elle a baigné dans un discours social fort autour de l'émancipation féminine passant nécessairement par le travail. Si elle a grandi dans les années 1980-1990, elle a pu entendre un son de cloche plus critique sur le travail féminin pas seulement émancipateur mais aussi contraignant: choisir de ne pas travailler pour s'occuper de ses enfants peut alors lui apparaître comme un moyen de se libérer des normes et de se réaliser », constate Jeanne Lazarus. Pourquoi pas en effet? Mais pour une femme, se priver de gagner sa vie comporte des implications dont elle n'est pas toujours consciente sur le moment. « Le travail domestique d'une femme au foyer est par essence invisible, dénué d'une valeur économique reconnue par la société. Même si elle prend du plaisir dans ce rôle, cette non-reconnaissance sociale peut finir par fragiliser son identité », alerte Nicole Prieur. Et quand vient l'heure de la retraite, ces années durant lesquelles elle n'a pas cotisé pèsent lourd. « Très souvent, le calcul sur les répercussions financières d'une telle décision s'effectue a posteriori, notamment en cas de séparation », observe Jeanne Lazarus. Donc trop tard... « Une mère est dans son rôle quand elle incite sa fille, sans la braquer, à une réflexion globale et sur le long terme avant de renoncer temporairement ou définitivement à son travail », estime Nicole Prieur.

« JE N'AI JAMAIS OSÉ DEMANDER LA MOINDRE AUGMENTATION »

« J'ai une vraie difficulté à parler d'argent. Durant ma vie professionnelle, je n'ai jamais osé demander la moindre augmentation: j'avais toujours peur qu'on me réponde que je ne la méritais pas. Et dans mon couple, même si la répartition des dépenses ne me convient pas – je trouve que je paye beaucoup par rapport à ma petite retraite – je n'ose pas en parler avec mon conjoint: je redoute qu'il me traite de radine. » Fabienne, 64 ans



Autant au sein du couple que dans l'entreprise, les femmes sont encouragées à ne surtout pas parler d'argent ! « L'invention de la notion de vie privée au XIX^e siècle a eu pour conséquence d'opérer une séparation drastique entre l'affectif et l'économique. À partir de là, le mariage n'a plus été présenté comme un arrangement économique mais comme le lieu des sentiments où il était de mauvais ton de faire des comptes », explique Jeanne Lazarus. C'est le fameux adage « en amour, on ne compte pas ! » qui verrouille la moindre discussion sur l'argent en famille. « Au travail, les femmes souffrent du "plafond de verre" des mères : quand elles ont des enfants, on les soupçonne d'être moins efficaces, plus souvent absentes. Beaucoup intériorisent ces assignations et se persuadent de ne mériter ni promotion ni augmentation », analyse Nicole Prieur. Or, taire les questions liées à l'argent est une mauvaise option qui mine les relations et l'estime de soi. « Les femmes qui prendront la parole sur ce sujet se heurteront à la résistance des hommes, peu décidés évidemment à renoncer à cet instrument de pouvoir. Mais personne ne pourra secouer ce joug à leur place, qu'elles se le disent ! » poursuit la psychologue.

« IL N'AIME PAS QUE JE DONNE DE L'ARGENT À NOS PETITS-ENFANTS »

« Quand je vois mes petits-enfants, je leur glisse toujours un petit billet. Cela me fait si plaisir de les gâter ! Mon mari n'aime pas que je le fasse, il trouve que nous n'avons pas les moyens de cette générosité. Quant aux parents, ils prétendent que je donne l'habitude de l'argent facile à leurs enfants et que j'abîme la relation avec eux. Ces réflexions me peinent beaucoup. » Louise, 72 ans

Comment ces petits cadeaux d'une grand-mère à ses petits-enfants, somme toute classiques, peuvent-ils soulever autant de réprobation ? Sans doute parce que l'argent ne constitue pas le fond du problème et qu'il est le révélateur de tensions familiales non dites. « Si la relation est jolie, les petits-enfants ne considèrent jamais l'argent d'une grand-mère comme "facile" ou destiné à "acheter" leur affection mais le reçoivent pour ce qu'il est, c'est-à-dire un don d'amour. Mais il se peut que les enfants, eux, le vivent mal, comme un reproche sous-jacent sur leur situation financière ou leurs choix éducatifs », décrypte Nicole Prieur.

Le fait de se cacher pour donner de l'argent n'est pas anodin non plus. « Par cette attitude, cette grand-mère cherche peut-être à protéger son pré carré, et son autonomie financière vis-à-vis de son conjoint, au moins à ce sujet », émet Jeanne Lazarus.

« IL CONTRÔLAIT TOUTES MES DÉPENSES AU CENTIME PRÈS... »

« J'ai vécu pendant vingt ans avec un homme qui exerçait sur moi des violences économiques. Peu après notre mariage, il a prétendu que je n'avais plus besoin de carte bleue ni de chéquier puisqu'il s'occupait des finances du ménage. En quelques mois, je me suis retrouvée à devoir justifier de toutes mes dépenses, il contrôlait les tickets de caisse au centime près. J'ai mis beaucoup de temps à me défaire de son emprise. » Anaëlle, 52 ans

D'après les chercheurs, les violences économiques vont souvent de pair avec les violences physiques et psychologiques. « Cela permet notamment de comprendre pourquoi beaucoup de femmes restent avec un conjoint violent : parce qu'il les a privées de tout moyen de survivre hors de lui », analyse Jeanne Lazarus. Quand un homme contrôle l'argent de sa femme, il contrôle tout d'elle. « À travers les achats qu'il autorise ou non, il a la mainmise sur ses désirs. S'il ne lui laisse pas de quoi se payer un ticket de transport ou une inscription à une activité, elle ne voit plus personne et se coupe de tout. Peu à peu, elle ne s'appartient plus, elle lui appartient », décrit Nicole Prieur. Parfois, sans atteindre de telles proportions, certaines violences économiques sont plus « familières ». Un homme, par exemple, qui décide des choix vestimentaires de sa femme, sous prétexte de lui faire des cadeaux, ou qui impose « sa » confiture ou « son » café dans le panier de courses. « Oser reprendre la main et affirmer son désir propre sur les achats constitue un levier important pour une femme pour accéder à plus d'égalité dans bien d'autres domaines de la vie de couple », conclut Nicole Prieur. À méditer... ●

(1) Auteure avec Damien de Blic de *Sociologie de l'argent*, éd. La Découverte. (2) Auteure avec Bernard Prieur de *La Famille, l'argent, l'amour*, éd. Albin Michel.

➔ À écouter, le podcast *Osons l'oseille* (six épisodes) : <https://vivesmedia.fr/podcast/osons-parler-argent>

ÉRIC DURAND



MOTS POUR MAUX

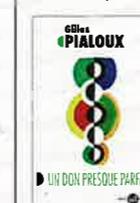
MARINA CARRÈRE
D'ENCAUSSE

Médecin, animatrice de télévision et journaliste

Trouver l'anonyme à tout prix

C'est l'un de nos meilleurs spécialistes français des maladies infectieuses, c'est aussi un magnifique romancier. Après *Comme un léger tremblement*, un premier roman extrêmement réussi, Gilles Pialoux récidive avec *Un don presque parfait*.

L'histoire d'un couple, David et Allesandro, qui, pour satisfaire leur envie de paternité, ont recours à une mère porteuse. Après un vrai parcours du combattant en Amérique du Nord, ils deviennent les heureux parents de jumeaux, Léa et Diego. Les enfants grandissent, la vie tourne autour d'eux. Dix années passent jusqu'à ce que l'on découvre que la petite fille est atteinte d'une maladie génétique rare, incurable. Seule une greffe de moelle compatible peut la sauver. Compatible avec... non pas la mère porteuse qui n'a fait que la porter, mais avec la femme qui a donné ses ovocytes, elle, anonyme. C'est là que démarre une course contre la montre et contre cet anonymat. Des cellules prélevées sur la joue de Léa et les bases mondiales d'ADN accessibles à tout citoyen suffiront-elles pour permettre à l'enfant de vivre ? Parti de cette histoire de naissance « pas comme les autres » rendue possible par la gestation pour autrui, Gilles Pialoux dresse le portrait d'un couple, parents « comme les autres », confronté au pire : affronter le mystère de la naissance de ses enfants. C'est vertigineux, mais aussi fort, tendre, aimant et magnifiquement écrit.



Une deuxième réussite qui interroge sur notre société et nos sentiments parentaux. Bravo Pr Pialoux !

Un don presque parfait, de Gilles Pialoux, éd. Miallet-Barrault, 240 p., 20 €.